

# A claire-voie

**Jean-Michel Guyot**

## *A claire-voie*

Tant va l'oreille qu'à la fin la musique se brise... Et puis, il y avait cette préoccupation ancienne déjà qui voulait, audace sans nom, résumer le monde dans un mot, magique celui-là. Ce mot aurait peut-être tout dit ; après, il aurait pu s'abandonner à sa rêverie polyglotte, parler au ciel enfin une bêche à la main dans le jardin de son enfance où le sacré l'avait environné en sa réserve infinie. Cette philosophie de dormeur l'avait agité longtemps, sans une seule vérité au bout de l'allée.

Il avait fini par parler, même à lui-même. Avant de se coucher, il pensait à sa vie à haute voix ; il prenait de bonnes résolutions qui auraient voulu résonner dans la pièce entière. Le sommeil passait par là-dessus, et tout était à redire encore une fois avec des mots de jour. C'était lassant.

Ses oreilles répercutaient trop de musique dans l'espace restreint de sa sensibilité. Il allait déménager ou bien agrandir les pièces de sa conscience gourmande. C'était jusqu'à présent plus qu'il n'en pouvait supporter. Ainsi va la rêverie musicale et se perd en son fond où tout fuse ou se refuse, sans dégager de chaleur, pensait-il en ce temps-là. Ce sentiment de froideur, il le haïssait. Tout cela a bien changé.

Depuis peu, il avait fait entrer dans sa vie, par la petite porte d'abord, une jeune femme brune. Curieuse de tout, elle parlait de sa vie. Cela la rendait précieuse. Le scepticisme de son regard l'avait fait renoncer à s'approprier l'avenir de cette jeune femme blessée. Simplement, il allait s'employer, si elle lui en laissait le temps, à lui donner le goût de vivre sa vie pour elle, avec lui peut-être, quand même. Il ne voulait plus rien résumer. La vie brève, c'était déjà bien assez. Des heures et des heures de mots l'attendaient qui viendraient à sa rencontre dans l'espace ouvert de leurs chemins réciproques.

Son amie souriait souvent quand elle n'était pas toute songeuse. A quoi pensait-elle ? Question dangereuse, oisive, petite capsule d'angoisse vite brisée dans ses doigts de demain. Il ne voulait plus rien résumer. Il regardait la vie de son amie à travers une treille à claire-voie. Une tonnelle tempérant la chaleur du ciel. Les raisins étaient à portée de mains, presque mûrs.

Elle se tenait debout, il était assis maintenant. Leurs regards promettaient de se croiser sous d'autres cieux, dans d'autres lieux. Il leur fallait tous deux repenser longuement au jardin de leur enfance, et faire table rase d'un ressentiment qui avait fait son temps. La musique à deux

pas, si proche, mais toujours lointaine, s'insinuait en eux. Cette femme jeune fredonnait si juste que lui, ce piètre musicien à l'oreille pourtant si fine, ne désirait plus en finir avec cette mélodie infinie qui voulait ignorer l'été et sa fournaise afin de pouvoir mieux les perdre tous deux dans l'absence du ciel. Il fallait qu'un cycle s'achevât enfin pour que revînt l'envie mesurée de plonger à nouveau tête baissée, regard droit, dans la pleine lumière d'un jour d'été où musique et fraîcheur viendraient donner une force nouvelle à ses mains pour caresser les seins durcis de cette jeune femme aimée. Il avait les mains moites à l'idée de la caresser. Il fallait attendre encore un peu...

La fraîcheur de ses caresses le soir venu, dans le lit parfumé, viendrait confirmer, dans un frisson commun, le plaisir de se dire oui à l'infini. C'était sans fin, sans commencement véritable. La griserie qui en résultait n'avait plus rien de commun avec ces temps de détresse qui les avaient tenus dans l'ignorance l'un de l'autre. Leur ivresse commune plongeait ses racines dans le corps de la nuit où leur chair exhalait ce parfum d'orange pressée qu'au matin ils boiraient ensemble sous la tonnelle. Alors, aller à la profondeur, soit, tomber dans l'altitude, pourquoi pas ? Mais ensemble, et dans la nuit parfumée. Et nulle fusion ne viendrait gêner leur union, et aucun refus, jamais, n'arrêterait leur étreinte dans ce qu'il leur restait de jour, une fois la nuit venue. Cette promesse, il se l'était faite sous la tonnelle à travers la treille à claire-voie. Sa voix claire était toujours à la recherche d'une parole sourde qui courait sous les mots du chant. Aucun mot plus haut que l'autre n'avait été échangé dans l'été enjôleur, et le jardin de leur enfance, tout naturellement, étalait à nouveau ses appâts fureteurs. La demeure musicale de l'homme qu'elle aimait, elle aussi, n'était pas loin ; en bonne architecte des sons qu'elle était déjà, elle s'emploierait à la rendre plus spacieuse, pour que chacun y trouvât sa place. Le chant était pour elle qui ne savait pas la musique. La musique était pour lui qui voulait que son désir à elle y trouvât sa place.

Tant va le chant qu'à la fin le ciel se brise. Et puis, il y avait cette préoccupation, nouvelle déjà, qui voulait faire la part belle au jardin sous le vent et la pluie. La musique les y aiderait, pour sûr. Déjà, le jardin d'hiver... Par tous les temps, regarder ce jardin vivant sous la garde de leur amour... C'était là tout l'enjeu d'une scène infinie. Un visage d'enfant se dessinait à travers les feuilles de vigne rougies ; il allait, dans leur regard, de flaques de clarté en petits lacs d'ombre chahutée par une brise si légère... La lumière et l'ombre étaient portées par cette brise à échanger un bref instant leur emplacement. C'était dans l'espace de ce mince espacement qu'advenait, heure après heure, jour après jour, la vérité de leur amour. Rien ne miroitait dans leurs yeux que l'envie de s'aimer dans les mots pour le dire, les caresses pour le taire afin de mieux le dire encore ; leur désir était cette alternance d'ombre et de lumière par où le ciel et la terre s'épousaient dans la grâce d'un visage d'enfant promis à l'éblouissement.

Un nouveau cycle commençait où il faudrait apprendre la tempérance à cet enfant ; lui aussi, un jour, parlerait au ciel une bêche à la main... La musique bercerait ses jeunes années pour l'amener à grandir dans la joie et le calme. Un dialogue s'entamerait entre lui et le ciel pour le rabattre vers la terre des hommes. C'était sûr, il ne recommencerait pas les mêmes erreurs. D'autres viendraient qu'il apprendrait à promener dans les allées de son jardin, avec la musique pour compagne. C'était sans fin. Il suffirait de marcher, d'aller et venir dans le monde, avec la joie ou la peine au cœur, toujours sur le droit chemin d'une vérité introuvable. Il allait beaucoup dormir et rêver.

C'était tout ce qui animait le regard infiniment tendre qu'eux deux lançaient à la bouche gourmande de l'autre. Cette bouche qui s'offrait aux baisers les plus tendres, cette bouche pour caresser les mots ou les fouetter, cette bouche pour fredonner l'air du temps, elle allait

d'elle à lui, portée par la rumeur d'un ciel d'été, elle volait de lui à elle, portée par le désir de vivre leur amour dans la lumière et l'ombre emmêlées. A elle seule, elle était eux deux. Ce n'était qu'un commencement depuis longtemps commencé. Il n'y avait qu'à faire face à ce corps de jouissance qu'ils partageaient tous deux.

### *Dans un vieux verger*

Dans un vieux verger, une petite fille ne lit pas un livre ; elle égrène un poème maladroit à la nuit qui vient. Elle a vu dans les feuilles toutes ratatinées de novembre un sourire rouge qui l'a fait rire aux éclats, et qui bouge encore dans l'horizon saturé de bleu. Un croissant de lune montrait le bout de son nez enrhumé malgré le soleil de midi. Le ciel est trop bleu, pensa-t-elle avant de se coucher. Demain, je vais lancer mon mouchoir à la lune enrhumée. Je lui dirai merci pour toutes les histoires qu'elle m'a contées, et je demanderai au ciel de la couvrir un peu...

### *Un enfant*

Un enfant, seul dans le jardin, joue aux nuages. Il ne compte plus, il respire ; il pèse ses mots tout neufs qu'il vient d'apprendre dans son livre d'écolier, et la mousse au chocolat de ses quatre heures qui viennent de s'écouler cerne le bleu de son jardin où maman hérisson et ses petits viennent de passer... Il les suivrait bien, mais il y a sa maman qui veille non loin. Il se souvient de ses mots forts qui résonnent encore dans sa tête : « Ne les dérange pas ! Sinon, ils ne reviendront pas » Il les verra demain et encore après-demain, c'est promis. Pour l'heure, il y a les nuages dans le ciel qui jouent à saute-mouton. Les nuages, son jardin, les hérissons, c'est tout un, avec sa maman à ses côtés et son papa qui va bientôt rentrer... Il voudrait bien les tenir dans sa main, les caresser, les cajoler, mais il faut les laisser vivre, chacun de leur côté, mais tous ensemble, dans sa grande maison au vaste jardin. Il ne mesure pas encore la chance qu'il a de vivre là, au milieu de ces arbres, de cette vigne qui court le long du haut mur de pierre... Il va rapporter à la cuisine un bouquet de fleurs de trèfle à sa maman adorée, lui faire ce présent tout simple pour la remercier d'exister...

### *Il y a*

Impossible de savoir quand cela avait commencé... Etait-ce à l'école quand il avait découvert ce que les maîtresses appelaient des poésies ? Plus tôt, quand il écoutait, sur un tourne-disque, des contes racontés de façon vivante, avec force bruitages et effets de voix ? N'était-ce pas plutôt au contact des plantes et des arbres dans le jardin de son enfance ?

Sa passion pour la poésie ne se démentait pas au fil des années, non qu'il fut un lecteur avide de nouveautés ; il revenait plus volontiers toujours aux mêmes textes qu'il ne se lassait pas de redécouvrir au fil du temps. Des textes, tous les jours des textes, avec pour seul fil d'Ariane l'amour des autres, dans une poignée de mains, un sourire léger, un bruissement sans fin... C'est vrai, les années avaient passé, avec leur lot de soucis et de chagrins... Le découragement l'avait désarmé plus d'une fois, mais il était toujours retombé sur ses pieds pour repartir de plus belle. Au départ, il y avait sa confiance dans le langage, et sa foi dans une parole souveraine, oraculaire parfois, qui pouvait passer pour gratuite et fortuite aux yeux des amateurs de romans et de littérature sérieuse ; elle était pour lui un pont jeté sur le vide des sentiments et le trop-plein des sensations. Souvent encore, il était de pierre. Il devenait pour un temps cette statue que martelait le silence, mais qui marchait, un sourire aux lèvres. Il entendait son cœur battre dans sa poitrine de pierre, mais qui, à part lui, avait à cœur de l'entendre ?

Dans son adolescence, il s'était grisé de mots, lisant à haute voix des pages et des pages, à perdre haleine. La poésie était d'abord un souffle pour lui. Bien plus tard, un ami le lui avait dit : à l'entendre lire, on sentait qu'il vivait ses textes, cette parole vivante qu'il portait dans l'espace de son souffle. Lui se sentait porté par les poèmes, mais nullement transporté ; il ne cherchait pas l'évasion dans une quelconque rêverie sentimentale. Les sentiments exprimés ou non importaient peu. Il affectionnait une poésie libre qui faisait la part belle au hasard. L'écriture automatique lui avait transmis ce goût immodéré pour les associations verbales étranges où bien des choses évoquées étaient purement et simplement impossible à voir, à visualiser. Foin des images, au sens traditionnel du terme ! C'était d'abord la matière verbale qui le fascinait, et que celle-ci fût pleine de sens et de suggestions était une grâce que le langage lui faisait... Il n'était pas un maniaque du sens, ne recherchait pas la signification cachée de telle ou telle image, n'avait aucun goût pour quelque symbolisme que ce soit. Il se promenait par de larges avenues de rêves qui maintenaient claire en lui la conscience d'être un sujet parlant à qui le poème s'adressait. Il se sentait interpellé ; quelque chose d'important avait lieu, qu'il fallait lire et transmettre à son tour. La transmission se faisait mal. Très tôt, il avait été heurté par l'indifférence et parfois les moqueries que lui valaient ses lectures quand il s'aventurait à en parler à des camarades de classe. Dur enthousiasme de celui qui affronte la solitude du verbe, et ne comprendra jamais l'hostilité des autres à la poésie ! Du temps perdu, sans doute, aux sentiments de beaucoup de ses contemporains... Ceux-là se refusaient à comprendre que la poésie ignore la dichotomie action réflexion, qu'elle œuvre dans un espace ouvert par le langage qui n'est plus alors l'instrument d'un vouloir dire forcené au service d'un besoin ou d'une cause, si nobles fussent-ils... « La poésie rythmera l'action... » Cette phrase de René Char, parmi tant d'autres, l'accompagnait toujours. Il lui fallait pour l'heure faire face au silence qui menaçait de le renverser, pris qu'il était dans une société de l'image où le bavardage assourdissant régnait en maître absolu. Plus que jamais, il cultivait dans le secret de sa conscience la grande poésie sans concession, celle qui, faisant face à la réalité, à toute réalité, manifestait un souci infini de communication. Un de ces mots malmenés par les temps qui couraient, et qu'il importait de sauver du naufrage idéologique dans lequel sombrait l'époque. L'époque était vraiment sombre, mais pas plus qu'au paravent. Il n'était pas de ces rêveurs passésistes qui croient à rebours à des jours meilleurs. Il n'y avait qu'à songer à tous ces écrivains et ces esprits libres menacés de par le monde... On se serait cru revenu au temps de l'Ancien Régime quand Voltaire devait toujours se tenir prêt à passer la frontière suisse ! Les donneurs de leçons et de catéchismes battaient le pavé de nos villes, infestaient jusqu'aux campagnes par le biais du petit écran en passe de devenir grand, car il fallait toujours voir en grand, comme si voir en plus grand, toujours en plus grand, garantissait un confort d'écoute et de réception toujours plus grand... Cette époque, décidément, manquait de grandeur, elle ne

croyait plus à la grandeur de quelques passeurs de mots qui éclairaient la route. On préférait les vendeurs d'illusion, les marchands de sommeil et les contempteurs de toute vie libre. La religion revenait en force... Face à ces forcenés de l'au-delà, la poésie ne faisait pas le poids, elle qui nous apprend, dans l'infini de la patience, à peser nos mots. Il en était ainsi parce que la parole libre intéressait trop peu de monde et n'était par conséquent pas un marché rentable, assez juteux pour valoir quelque investissement que ce fût. Il allait falloir lutter pied à pied avec les armes du bord, maintenir vive la parole grisante ou glaçante des poètes, lancer à la face de tous ces directeurs de conscience notre liberté sans concessions. La liberté pour tous, certes... ils pouvaient donner libre cours à leurs vues autoritaires, bâtir des cités théocratiques, si ça leur chantait, mais c'était tout ! Pas de liberté d'action pour les ennemis de la liberté de pensée et de vivre à son gré dans le respect de la parole donnée.

La poésie vivait en lui des heures difficiles, coincée qu'elle était entre les « lois du marché » et la présence à nouveau insistante des fanatiques de tous bords. Il ne se reconnaissait aucune autorité en ce monde. Dieu était mort et bien vivant pour d'autres. Peu lui importait. L'essentiel était ailleurs, dans les mots pour dire et redire la fracture du ciel ou bien leur jointure. Ce débat-là n'était pas le sien ; il ne se débattait pas avec sa conscience, ne cherchait pas un havre de paix où déposer sa mauvaise conscience ou se délester de ses soi-disant pêchés. La route était libre à qui savait cheminer par des chemins de patience ; les gouffres amers de l'enfance, les peurs folles et le fol espoir d'une vie antérieure ou sauvée... il n'avait jamais souffert de cela. Il avait eu une enfance heureuse, il n'avait jamais réclamé les soins et les chrêmes de la religion. Les marchands d'espoir avaient de nombreuses fois sonné à sa porte ; il les avait, à chaque fois, éconduits poliment... La poésie, lui semblait-il, était de tous les temps ; il voulait croire que cela durerait en dépit des marchands et des prêtres. Le devenir marchandise de toute vie ne laissait pas de l'inquiéter. Passer sa vie à justifier son droit à l'existence, par le travail et dans la foi, voilà ce dont les fanatismes contemporains, à nouveau, rêvaient pour l'homme ! Vivre sous la loi de l'unique, s'y conformer béatement ou dans la crainte, avec l'espoir au ventre de renaître un jour guéri de l'existence... Un programme ignoble, propre à flatter la bassesse de l'époque. Lui vivait toujours proche de ses amis inconnus ; Celan, Char, Hölderlin, Baudelaire, Nietzsche, Bataille, Blanchot et tant d'autres étaient ses compagnons de tous les jours. Et tous les jours, il entendait cette prière que le ciel adressait à la terre :

« Oublie-moi ! Il n'est pas vrai que je sois l'espace infini qui te cerne. C'est à toi que je dois ce bleu qui te fascine, et c'est de toi que je tiens ces orages qui me malmènent. Tu puises dans ma parole une raison de vivre qui n'est pas à ta mesure. Tu me regardes, fascinée, tu lèves les yeux vers moi en quête d'une parole ourlée de puissance... Tu lèves les yeux vers moi dans une impuissance que tu n'as pas héritée de moi et tu te grises au spectacle de ma puissance ; ces éclairs que tu imagines vengeurs me viennent de toi, et je te parle de toi dans l'orage qui s'annonce et fait frémir les antiques chênes où tu perçois une parole de délivrance. Ne déchaîne pas l'orage sur la terre, laisse le bleu du ciel à son indolence ! Je suis loin à présent, dans un présent qui fait fi de toute présence. Il fut un temps où tu te croyais concernée par moi, cernée de partout et grosse d'une parole à venir. Tu m'oublieras comme tu t'es oubliée, dans un geste suppliciant, l'aube venue. Une parole tard venue, voilà ce que je serai désormais pour toi. Tu t'épuieras en vaines querelles, te demandant qui, de la terre ou du ciel, fut le premier à parler. Ne sais-tu pas, ne pressens-tu pas que la parole nous vient à tous deux, par-delà les dieux, des hommes et des femmes qui te peuplent ? Leur vie toute entière tient à cette prescience. Il n'est pas jusqu'au plus humble pour ne croire à ce langage qui les tient ensemble, par-delà leurs querelles. Je suis las d'être ton miroir. Je veux te voir me regarder comme les hommes regardent une vache dans un pré un jour d'été, sans songer au bénéfice du

lendemain, et sans l'ombre d'un souci, avec le clair bonheur d'un regard assuré. Il suffit que je sois là, toujours à tes côtés dans le vent qui s'épuise. Je suis le vide par où la parole des hommes advient. Je ne suis rien que ce que tu peux dire de moi, infiniment, infiniment loin dans la grisaille des jours d'hiver, dans la clarté harassante des jours d'été, au cœur de ce rien qui m'a fait n'être en ta présence que cette absence de rien qui t'obsède... »

### *Une maison*

Entre maison et campagne, son imagination alterne les stances, se cherche un refuge d'ancien temps dans un pays lumineux, qu'il habitait étant enfant... Partout, la lumière, l'ombre jamais, ou alors l'ombre de l'ombre qui suivait la lumière comme son ombre, quelque chose de négligeable, mais de bien utile, un refuge sous l'arbre pour se préserver de la chaleur trop vive, pour reposer ses yeux qui n'en pouvaient plus de tout ce bleu où s'écartelait la lumière heureuse...

Que la campagne est belle sous le ciel de juillet ! Il repense à cette maison qu'il avait perdue quand il était tout jeune enfant... Cette perte avait eu lieu quelques mois avant qu'il n'allât à l'école des grands. Il avait su lire très vite ; il aimait les livres. Très vite, il les dévora par dizaines pendant ses vacances. Il ne répugnait pas non plus à la lecture de bandes dessinées...

Ces lectures durèrent ainsi jusqu'à ses quatorze ans, âge où un changement radical s'opéra. Il laissa, en quelques mois, tomber à tout jamais ses bandes dessinées niaisées pour « entrer en littérature », comme on disait en ce temps-là... Son premier livre ? Une édition scolaire des « Fleurs du Mal » de Charles Baudelaire. Rien dans sa famille ne le prédisposait à lire une telle œuvre. Certes, ses parents lisaient beaucoup, mais c'étaient des romans, des récits historiques, des livres d'aventure... C'est le titre de l'ouvrage qui l'avait saisi. Il lui avait fallu beaucoup insister auprès de sa mère pour lui arracher le droit d'acheter ce livre. Le prix était minime, mais le titre, qui le fascinait tant, visiblement, inquiétait sa mère...

C'est peut-être ce jour-là, dans un de ces nouveaux hyper marchés qui se multipliaient alors sur tout le territoire, qu'il avait cessé d'être un enfant. Ses intérêts, désormais, le portaient ailleurs que vers les banalités et même les trivialités de la bande dessinée et des livres pour la jeunesse. Il avait fait le grand saut dans l'inconnu, et bien lui en avait pris, car en quelques semaines, quelques mois à peine, son orthographe avait fait un bon en avant formidable : lui qui faisait six ou sept fautes d'orthographe par dictée n'en faisait plus qu'une, ici ou là... Il avait encore beaucoup à apprendre, mais maintenant, cette perspective l'exaltait. Finies les après-midi d'ennui passés à jouer, à dessiner, à rêvasser devant des morceaux de pâte à modeler... Il y avait tant et tant à lire. Chaque page, chaque poème lui réservaient une surprise, un petit choc cérébral. Son vocabulaire s'enrichissait de jour en jour.

Il y avait eu vers douze ans les premiers signes d'une maturation, d'un déblocage. Il parlait avec précision, s'exprimait avec une facilité qu'on commençait à remarquer ici ou là, chez le médecin par exemple. Seule l'école semblait ne pas encore voir ses progrès. Il est vrai qu'à l'école il était noyé dans la masse... Quelques années plus tard, tout changerait, on le reconnaîtrait comme un des meilleurs élèves de son établissement qui comptait alors plus de trois mille cinq cents âmes, un vrai petit village à lui tout seul. Il lui faudrait plus tard déchanter pour avoir confondu ce qui pouvait passer tout au plus pour un petit bourg avec la France d'alors qui ne faisait pas de cadeaux aux enfants d'origine modeste... Mais ceci est

une autre histoire, dérisoire et stérile, qu'il ne traîne plus derrière lui comme un chien une casserole accrochée à sa queue... Sa mémoire s'enchantait de bruits plus agréables que les aboiements d'un chien aux abois !

Certes, tout n'était pas rose en ce temps-là, mais il avait un toit, de quoi manger, et des livres en abondance. Il ne demandait rien de plus, et, sa vie durant, il en serait toujours ainsi. Il vivait dans un monde où la lumière même semblait devenir un luxe. Il riait souvent de ce bon mot ; il le savait, la lumière était à tous et à toutes, en tous cas à ceux qui osaient regarder le monde baigné dans la lumière. La lumière, elle, n'était pas faite pour être regardée en face ; elle n'était faite pour rien, pour rien et pour personne, mais ils étaient là, en ce monde, lui et les autres. Il n'y avait que ça et rien au-delà, comme l'avait écrit un écrivain, un homme, qu'il découvrirait la maturité venue, après bien des errements...

Déjà, dans ses livres et ses poèmes, il ne se raccrochait à aucune vérité précise, il ne reconnaissait aucun principe, et se méfiait de l'action. Il refusait de choisir entre vie active et vie contemplative. Bien des années furent nécessaires pour trouver un compromis acceptable à ses yeux, un compromis qui ne fût pas une compromission de plus avec le grand marché aux illusions de son époque. Il détestait l'époque dans laquelle il vivait, c'est-à-dire qu'il haïssait de toute sa fièvre, de toute son ardeur, les marchands de soupe, populaire, cela va sans dire, et les marchands de solutions toutes faites. Il y avait le prêt-à-porter, on avait même inventé le prêt à penser. On parlait aussi de pensée unique. Il se moquait de ces formules toutes faites qui ne valaient guère mieux que ce qu'elles étaient censées stigmatiser. Il n'y a qu'à faire ceci et puis cela... On entendait ces sornettes où que l'on prêtât l'oreille ; il n'avait pas été élevé ainsi.

Il avait connu la parcimonie, jamais la pauvreté ; il mesurait sa chance, dès son plus jeune âge. L'école avait été pour cela un révélateur formidable ; tout de suite, il avait perçu d'infimes partages ; les destins étaient tout tracés, pour tout le monde. Chacun était traité comme en fonction d'une attente. On attendait visiblement peu de lui, car il était fils d'ouvrier. On s'attendait de sa part à peu de choses ; un imbécile de plus, un brave garçon de plus dans le gigantesque réservoir à emplois qui l'attendait. Ses instituteurs étaient pour ainsi dire des platoniciens qui s'ignoraient : ils ne voyaient pas en lui l'enfant unique parmi d'autres enfants uniques ; ils avaient été dressés à ne voir en chaque enfant que la réplique d'un modèle conçu dans le ciel des Idées socio-économiques, un futur ouvrier, un de plus, au destin tout tracé. Eux-mêmes n'avaient fait que suivre une voie toute tracée ; des enfants d'agriculteurs et de petits commerçants, qui avaient grandi dans le mépris des ouvriers...

Il lui avait fallu beaucoup de temps pour percevoir clairement cet état de choses. Il avait vu tout à fait clair vers quatorze ans, quand il avait commencé à lire. Quelques années auparavant, il avait déjà remarqué qu'on le considérait avec un œil amusé quand il parlait, prenait la parole pour dire ce qu'il y avait à dire. Déjà, il ne parlait avec entrain et même volubilité que lorsque quelque chose d'important devait être affirmé, quelque chose qui avait échappé à ses camarades, une « vérité » essentielle...

La vérité... Il lui avait fallu encore quelques années pour déchanter, entrer dans l'âge mûr, l'âge de la résignation sage. Il n'avait pas renoncé, ne s'était pas résigné ; comme tout le monde, il avait fini par travailler, d'abord énormément, et puis un minimum ; il y avait mieux à faire que de courir après la gloire et l'argent difficile. Il n'avait aucune espèce de compensation en tête quand il écrivait ; il fallait que cela coulât de source, sans forcer sur les mots, sans solliciter le langage au-delà de ce qu'il y avait à dire, de ce qui s'imposait dans un

instant de grâce, un instant qui se répétait, à l'infini. Son optimisme foncier, il le tenait du langage.

Il savait que, même après sa mort, les mots continueraient leur sarabande dans la bouche et l'esprit des hommes. Cette pensée le réconfortait, l'amusait... Il n'espérait nullement laisser quelque trace que ce fût, bien qu'il connût sa valeur, et l'étonnement qui avait saisi certains hommes qu'il avait approchés. Tout cela était bien beau, mais n'était pas d'actualité ; il jouissait d'une excellente santé qui lui laissait du temps devant lui. Sa seule préoccupation était celle de son emploi du temps. Enfant, il ne s'était jamais ennuyé. Ses parents avaient des loisirs simples qui le contentaient. Il y avait les promenades en forêt, avec son père surtout, et les longues après-midi au bord de l'eau, dès que le temps le permettait. Sa mère se reposait, trouvait le calme dans cette nature franc-comtoise propice aux regards qui s'attardent sur les détails d'un paysage riche et varié. Lui, jouait tranquillement, à proximité. Il n'était pas animé par cet esprit d'aventure qu'on prête souvent aux garçons ; il se contentait de ses jeux calmes, dans l'herbe ou sur le sable d'une rivière qu'il explorait souvent en compagnie de son père. Il ne se lassait pas d'observer mille détails de la flore et de la faune aquatique, et il pêchait, toujours en compagnie de son père.

Devenu adulte, les jeux avaient disparu pour laisser place au sérieux d'autres jeux qui ne disent pas leur nom. Il y avait le ménage, toutes ces corvées auxquelles il se prêtait de bon cœur. Il avait appris à faire ce qu'il fallait quand il le fallait. Ces tâches rythmaient son action, n'entravaient jamais sa réflexion. Très jeune, il avait compris que la pensée travaillait constamment, même dans le sommeil, même quand on n'agissait que sous la nécessité domestique. C'était là une source de grande satisfaction. Travail domestique et réflexion, tâches ménagères, vie professionnelle et amoureuse, tout venait en son temps... Ce n'était qu'une question d'emploi du temps. Il fallait consentir au bon moment à ce qu'il y avait à faire. Pour cela, nul besoin d'organisation, l'intuition suffisait. Il bénéficiait d'un solide bon sens, qui n'entravait en rien sa fantaisie, son goût un peu macabre pour l'humour noir, les réflexions paradoxales qui étaient autant de provocations lancées à ses proches et aux autres qui n'y comprenaient mais.

Il avait perdu cette maison toute simple, lentement... Elle se trouvait sur le trajet d'un boulevard périphérique censé désengorger la ville. On était au tout début des années soixante. Lui n'en savait rien, ne comptait pas en décennies. Il vivait au jour le jour une histoire d'amour avec cette maison et ses parents alentour. Il n'imaginait même pas que cela durerait le temps que cela durerait. C'étaient l'enfance et son insouciance, enfin presque, car, très jeune, peut-être à trois ans, à quatre ans, il avait senti la fragilité des choses humaines dans les récits de ses parents qui avaient connu « la guerre »...

A cette époque, les guillemets n'étaient pas encore nécessaires ; d'autres conflits viendraient bien assez tôt, avaient même pour les uns déjà commencé, mais il n'en savait rien. Il vivait préservé du bruit du monde dans sa maison dont bientôt il ne resterait plus que quelques photos. La maison avait été rasée. Plus que des caillasses, et puis du goudron, des trottoirs, un boulevard tout neuf en lieu et place de cette maison des années vingt. Moins d'un demi siècle après son édification, elle avait disparu sous ses yeux... Elle avait résisté aux combats acharnés que s'étaient livrés Allemands et Américains, et qui avaient amené « la Libération », un 18 septembre. Elle n'était alors qu'un théâtre d'opération militaire, vingt ans plus tard elle tombait sous le coup des bulldozers commandités par la mairie au nom du bien-être commun...

Plus de jardin, plus d'espace de jeu, une immense détresse, et la tenace conviction désormais que ses parents n'y pouvaient rien. Il apprendrait bien des années plus tard qu'ils avaient eu l'intention d'acquérir cette modeste demeure. Ce projet de boulevard avait anéanti ce projet raisonnable. Ils avaient endommagé dans un habitat à loyer modéré, conforme à leur statut social ; tout était en ordre, sauf pour lui... Son entrée dans l'école des grands fut un désastre, moment d'amertume dont il n'entrevoit pas la fin ; il vivait au jour le jour ces jours de classe, ne voyant pas du tout où l'on voulait en venir. La seule chose qui eût un sens pour lui, c'était l'apprentissage de la lecture. Avec elle, il tenait une amie, disponible à tout instant, que ses parents fussent là ou bien absents, par tous les temps...

Cette disponibilité, il ne dissertait pas dessus, il la vivait, il en vivait. Ce fut la lecture qui le sauva de l'amertume, et même du désespoir. Sa confiance en ses parents avait été sérieusement écornée, pourtant il leur gardait sa confiance, car il avait compris que tout ne dépendait pas d'eux. Il savait aussi, à l'école, que tout ne dépendait pas que de lui ; c'est pour ça qu'il apprenait à lire, pour dépendre le moins possible des autres, pour être libre, libre de partir à n'importe quel moment de la journée où bon lui semblait, ici, dans son appartement exigu.

Les chiffres et les nombres, eux, n'avaient aucun sens pour lui ; ils n'avaient rien à dire, rien à raconter. Ils devaient rapidement devenir la cause de son échec scolaire. L'époque commençait, où l'ingénieur devenait roi, la culture classique s'effaçant de plus en plus sûrement devant le technicien. D'emblée, il prit en haine ce monde. Il sentait confusément que les chiffres et les nombres participaient du même monde que celui qui avait décidé la destruction de sa maison, un monde de destruction calme, planifiée, empreinte de bonne conscience. Plus tard, il riait à cette idéologie du progrès. Il aimait les sciences, mais sa coupure d'avec le monde logicomathématique le condamnait à rester dans les marges du savoir scientifique qu'il ne pourrait jamais s'approprier...

Bien des années avaient passé, le confortant dans sa décision d'enfant de lire et de relire. Il avait connu bien des déceptions, bien des désillusions ; la vie ne faisait pas de cadeau, mais il le savait depuis longtemps, et plutôt que de se complaire dans cette sagesse des nations un peu courte et même fort plate, il préférait aller son petit bonhomme de chemin dans un monde en paix, ni meilleur ni pire qu'un autre. La médiocrité allait bien à ceux à qui elle convenait... Il avait toujours déjà renoncé à élever ceux qui n'aimaient pas l'altitude ; libre à eux de préférer le plancher des vaches... Il était lui-même d'une espèce terre à terre, il aimait ses aises, son petit confort, ses petites habitudes dont il avait besoin pour occuper son temps dignement. La dignité, c'était un des mots-clefs. Il fallait être et rester digne de ces grands modèles qui avaient préexisté. Il n'y avait pas à démordre de cela ; c'était son seul credo et la seule balance où il pesait choses et événements, personnes et pensées. Il était cette balance qui ne penche jamais que d'un seul côté. Contentement de soi ou bien exigence ... Entre les deux, son cœur ne balançait jamais, il choisissait toujours le chemin le plus difficile, la démarche la plus longue, la méthode la plus risquée...

Partout, la lumière, entre maison et campagne, même par temps gris, même au cœur de l'hiver qui ne battait que dans son cœur. A tous et à toutes, il ne faisait jamais que prêter son cœur ; ses pensées, il les jetait telles des semences de hasard lancées à tout vent... Il n'espérait aucune récolte, aucun bénéfice. Il ne cultivait plus la terre comme ses ancêtres, qu'il respectait par ailleurs. Les temps avaient changé, d'autres possibles barraient l'horizon. Il y a deux mille

ans déjà, Cicéron parlait de se cultiver comme le paysan cultive ses jardins. Ce n'était plus cela tout à fait. Trop de choses, belles et précieuses, avaient été perdues en cours de route. Le monde technoscientifique détruisait tout de l'ancien monde et fallait-il vraiment le regretter ?

Chaque époque recélait sa part de possibles détruits à tout jamais. On ne vivait pas dans son époque pour en explorer tous les tenants et aboutissants, mais pour vivre, tout simplement... Les belles occasions ratées de l'histoire, peu lui importait. Le possible, ce n'était que l'impuissance du réel, une force réduite à l'impuissance, tombée sous le joug d'une autre force, rien qui valût qu'on le regrettât. Alors, partout la lumière, entre maison et campagne, la lumière d'automne aux odeurs de champignons, celle de l'hiver qui s'avance timidement d'abord, pour ensuite ravager le paysage, buriner les visages, endormir les villages... et puis la lumière douce du printemps, une lumière hésitante, comme doutant encore d'elle-même, qui bientôt ferait place à la lumière triomphante de l'été éternel.

Depuis son enfance, été comme hiver, il vivait en été, avec le sourire radieux de sa mère dans les yeux ; son père et sa mère... Ces deux là avaient été complices pour le meilleur ; il avait grandi sous leur protection, il était devenu protecteur à son tour. Un cycle s'achevait, un autre commençait. C'était bien ainsi. La maison se tenait toute droite dans sa mémoire ; elle ne valait que par et pour la présence de sa mère et de son père, ainsi de la campagne environnante, ainsi de la lumière, et de l'ombre, sa compagne, qui était pour elle comme une seconde chance...

### *Un chemin de campagne*

L'image du chemin de campagne était celle qui s'imposait le plus souvent à lui, qui n'aimait pas voyager. Le chemin qu'il aimait, celui qu'il voyait dans ses rêveries, menait dans un bois ; il permettait aussi de rejoindre des champs et des prés qui entouraient le village de leur verdure. Ce chemin s'inscrivait dans un paysage familier qu'il avait sillonné des années durant en compagnie de son père. La petite maison de Brussey traçait une limite invisible entre lui et ce qui ne l'intéressait pas. Alors, et toujours, le monde était petit et beau sans qu'il fût besoin de le sillonner en tous sens. La marche était chose facile et agréable ; il suffisait de suivre le chemin, de se laisser porter par une envie de grand air et de verdure... Le chemin de campagne, le sien, ramenait le paysage à sa sage existence, à sa présence toute simple, une présence à la mesure des hommes qui avaient contribué à le façonner pendant des générations. Il n'y avait rien ici de titanique et de grandiose. On évoluait dans un élément calme ; rien ne venait se surajouter à la présence pure et simple des hommes de la terre dans ce paysage qui appelait la respiration plus que l'admiration... Le chemin n'était pas à l'abandon ; il était laissé à la discrétion du vent qui le berçait et des arbres qui le bordaient, comme pour rappeler à ceux qui l'empruntaient qu'on ne faisait que l'emprunter ; tout au plus pouvait-on y laisser une empreinte, à condition qu'elle fût discrète et respectueuse du paysage. C'est la volonté et le travail des hommes qui l'avaient produit là où il était désormais. C'est autour de lui que le paysage s'organisait, s'étendait, prenait son sens. Il était la trace durable et même vivante d'une volonté ancestrale, le fruit d'un labeur acharné à des fins de survie. Il ne fallait jamais oublier cela quand on cheminait en sa compagnie. Ce chemin n'était que ce que les hommes en avaient fait, au fil du temps. Il n'était pas menacé. Une idée courait dans son esprit quand il l'empruntait ; il sentait, chemin faisant, que l'univers était la loi, oubliée des hommes perdus dans leurs tâches, une loi dictée aux hommes par d'autres hommes, une loi qui se rappelait à eux quand tout allait de travers dans ce monde fou furieux... Le chemin était ce trait de

désunion qui unissait l'homme à son milieu naturel où il puisait signes et réconfort, pain et vin, culture et richesse intérieure autant que matériaux de construction, gibiers et bois de chauffe... Ainsi allait le chemin, à travers champs et bois ; il ne comptait pas les heures. La cloche s'en chargeait qui avait charge d'âmes, et qui, frileuse, toujours frileuse et grêle, ponctuait le travail ou la rêverie des hommes de ce pays. Le chemin filait à travers champs, été comme hiver, ouvert à tous, petits et grands, travailleurs ou oisifs. Il faisait bon vivre dans sa proximité ; il faisait le lien avec la forêt sombre qu'on devinait proche, toute proche, à l'arrière-plan...

### *Amour de la langue*

L'odeur des charniers n'avait pas duré. L'ennemi avait tout brûlé, et puis il était passé à une technique plus sophistiquée... Il y avait cette chanson qui traînait dans l'air du temps, bien des années après le carnage. Elle venait d'Amérique : « Where you are that's where I wanna be... » Ca chantait encore, en ce temps-là, peut-être plus que jamais.

Les hommes écoutaient, souvent d'une oreille distraite ; ça faisait des rêves agréables, comme avait dit un ami. Lui aussi écoutait de ces airs modernes, parfois très beaux, comme cette chanson innocente ; il voulait être là, lui aussi, mais auprès de tous ceux et de toutes celles qui n'étaient pas revenus.

Il ne pouvait l'être qu'en pensée. Ce confort de vie et d'écoute qui était le sien et celui des autres hommes dans le monde où il vivait, il fallait l'accepter comme une chance, ne pas en faire un sujet de polémique stérile. Un champ immense de réflexion s'était ouvert après les « événements ». Il fallait creuser dans cette direction, pour trouver une issue.

A cette chanson qui dansait dans l'air frais du matin, quand il ouvrait sa fenêtre, il préférerait, tout de même, un poème chanté sous les Alpes. Son esprit y revenait souvent, surtout dans les moments de détresse ; on était en 1800, on pouvait lire et méditer à l'infini sur le poème tout entier, sans en épuiser la grâce. Il avait été écrit en Suisse, dans une Europe dominée alors, pour quelques années seulement, par les armées de Napoléon 1<sup>er</sup>... On n'avait jamais composé de mélodie sur ce poème qui se suffisait à lui-même, c'était tant mieux. « So mit den Himmlischen allein zu sein, und geht vorüber das Licht, und Strom und Wind, und Zeit eilt hin zum Ort, vor ihnen ein stetes Auge zu haben, seliger weiB und wünsch ich nichts, so lange nicht auch mich, wie die Weide, fort die Flut nimmt, daB wohl aufgehoben, schlafend dahin ich muss in den Wogen ; aber es bleibt daheim gern, wer in treuem Busen Göttliches hält, und frei will ich, so lang ich darf, euch all, ihr Sprachen des Himmels ! deuten und singen. »\* En ce temps-là, une traduction était devenue nécessaire ; la langue allemande, plus vivante que jamais, était ignorée du monde entier.

Beaucoup de poètes, après le désastre, avaient continué l'œuvre de la langue, n'avaient pas lâché. Ils s'étaient raccroché à cette langue que d'aucuns avaient surnommée la langue des meurtriers... Un de ces poètes, survivant dans la langue allemande, avait dit plus justement que « La mort est un maître venu d'Allemagne. » On en était là ; l'opprobre perdurait ; on ne se privait pas, de commémoration en commisération, de rappeler à tous ceux qui voulaient l'entendre que l'Allemagne était coupable. C'était commode, c'était confortable.

Les nations environnantes pouvaient ainsi, plus facilement, faire oublier leurs propres turpitudes. Le crime avait fleuri en Europe, partout l'odeur du sang stagnait dans l'air froid de novembre. C'était l'hiver... en toutes saisons. La lumière s'était éteinte, on s'était étreint à l'annonce de ce qu'il avait été convenu d'appeler « la Libération ». Un crime en chassait un autre, occultait deux mille ans d'histoire sanglante où guerres de conquête et guerres de religion avaient jeté sur l'Europe entière une lumière blafarde.

L'Allemagne était cette mère blafarde, mise au ban des nations, pour avoir enfanté un monstre à mille têtes, et le monstre était dans toutes les têtes, et pour longtemps. Les plus faibles s'en amusaient, maintenant que le temps avait passé. La mort industrielle, la mort lente programmée, planifiée, organisée, comme on voudra, était en passe de devenir un fait d'histoire comme un autre. Le scandale était là, à deux pas de notre mémoire défaillante.

Il fallait vivre, et respirer l'air du bonheur, coûte que coûte. L'époque était à la commisération, à rien d'autre que l'absence de pensée dans le vide laissé par tous ces morts pour rien. Beaucoup pensaient sans doute que le mal était là, tous ces morts pour rien, que personne n'avait vengés. On leur en voulait en silence d'être à l'origine de ce scandale : la mort donnée, sans résistance apparente de la part des victimes. Il fallait qu'ils fussent bien naïfs pour ainsi se laisser faire, pensaient tous bas ceux qui ne les aimaient pas. Et ceux qui ne les avaient jamais aimés enfonçaient le clou plus profond, fouillaient la mauvaise conscience européenne. Ils rejetaient sur les victimes la responsabilité du crime trop facilement perpétré... Pour mourir ainsi, en si grand nombre, il fallait bien qu'ils fussent, en quelque manière, responsables de ce qui leur arrivait.

Toute l'ambiguïté de tels raisonnements résidait dans les temps de l'indicatif que l'on utilisait...Étaient-ils responsables de ce qui leur était arrivé ou bien de ce qui leur arrivait ? Se projetait-on dans le passé, afin de revivre fictivement les « évènements », se mettant ainsi dans la peau des esprits quiets qui n'avaient rien voulu savoir, qui ne savaient rien ? (Comment auraient-ils su ? demandaient-ils, quand ils étaient à bout d'arguments.) Ou bien réfléchissait-on à froid, avec la distance qu'imposait la distance temporelle, à ce qu'ils avaient subi, enduré, supporté, en affirmant clairement qu'un peuple tout entier ne souffre pas pour le plaisir de souffrir ? Un peuple tout entier... Ceux qui les détestaient ne voyaient qu'un non peuple en eux. Pour les autres, les tièdes, l'heure n'avait pas été à la vengeance ; personne n'y avait songé. Il avait fallu reconstruire pour oublier tout ça, tout ce fatras d'injures faites à l'humanité toute entière sur la personne de quelques uns, « tout un peuple promis à une présence perpétuelle », et puis il s'était agi, très vite, de faire oublier l'oubli dans lequel on avait laissé tomber l'absence de pensée qui avait entouré « l'évènement ».

On voulait vivre, malgré tout ce qui s'était passé... Rares étaient ceux qui osaient demander ce qu'il s'était passé au juste, et plus rares encore étaient ceux qui, au-delà des faits avérés, avaient tenté d'interroger la notion même d'évènement. Cela s'était passé dans quelques livres, passés à peu près inaperçus. Primo Lévi, Robert Anthelme, Georges Semprun, Elie Wiesel, faisaient figure d'exceptions. Et il y avait le film génial de Lanzmann grâce auquel on commençait à parler clairement. Il y avait aussi les témoignages bouleversants sur l'utilité desquels il n'y avait pas de doute. C'était à peu près tout.

Confronté à la nécessité pressante de raconter, Anthelme avait d'emblée renoncé à raconter au sens traditionnel du terme. Il n'avait pas produit un roman avec des personnages recomposés ; il n'avait pas fait de ses camarades de déportation des figures romanesques. C'eût été parfaitement indécent, et stérile. Il se tenait au centre de ce qu'il avait vécu, disant clairement

qu'il avait peu à peu perdu cette notion centrale, ce moi rayonnant de santé, pour ne devenir, en quelques semaines seulement, qu'un sac d'os qui craque, dans un corps meurtri qui, désormais, ne pouvait plus affirmer son humanité que dans le besoin le plus nu, dans le manger de pelures de pommes de terre traînant aux portes des cuisines...

Revenu à la vie dans des circonstances qui tenaient du miracle, il s'était fait un devoir de témoigner, de raconter ce qui n'était pas une descente aux enfers, mais la chute dans l'inhumanité qu'on avait imposée à lui et à ses camarades, et au-delà d'eux qui étaient « en première ligne », à toute l'Europe occupée. Il n'y avait pas eu de miracle ; aucune foi n'était en jeu. Il avait été le jouet d'une chance insigne dont il se devait de rendre grâce, en écrivant ce récit lourd de sens qui donnait à penser à tous ceux qui consentaient à le lire et le relire.

On faisait des cauchemars après la lecture d'un tel récit où l'horreur était presque palpable. Jamais il ne s'était agi de décrire, à proprement parler, des scènes atroces qui eussent flatté le sadisme latent de bon nombre de lecteurs. Il fallait donner à comprendre plus qu'à voir. La notion de témoignage tremblait, dans ce récit. Il en avait réchappé, la mort l'avait frôlé après avoir fauché, lentement, des camarades de captivité. Cordier l'avait dit aussi : « On n'est jamais quitte avec les morts. » Il fallait parler de ça, de cette chance, et de ce que ça avait été de mourir à petit feu, dans le froid et la boue, à ployer sous la charge de travaux abrutissants. Une parole testamentaire, en quelque sorte, écrite longtemps avant sa disparition.

Affirmer l'unité de l'espèce humaine, contre les SS qui les transformaient tous en bêtes de somme, pour finalement les faire mourir à leurs propres yeux, en leur déniaient toute appartenance à l'humanité triomphante, leur humanité à eux, rien qu'à eux. C'est cette confiscation d'humanité qu'il avait niée de toutes ses forces, jusqu'au bout... La mort, cette fois, était bel et bien venue d'Allemagne ; comment l'oublier, en effet ? Il ne fallait pas oublier, mais une mémoire en cachait toujours une autre. Lui, se refusait aux amalgames. Un crime n'en valait pas un autre ; les motifs variaient, les circonstances aussi, et les moyens mis en œuvre. Il fallait rendre à chacun et à chacune sa part d'histoire. Chacun traînait ainsi derrière lui une part d'humanité niée, rejetée dans les abîmes du non-sens.

Il songeait, pour sa part, au destin qu'on avait réservé aux gens de Franche-comté, il y a déjà longtemps, trop longtemps pour qu'on s'en souvînt... Il avait vécu toute son enfance dans ce pays riant et grave ; il avait vu la majesté de ces forêts de sapins qui avaient effrayé, il y a deux mille ans, les armées de César. Il avait souri, quand, à la lisière de ces forêts, il avait repensé à ces Romains sanguinaires qui « n'œuvraient » que dans l'intérêt exclusif de Rome et de sa « grandeur ». Ceux-là avaient tremblé de peur devant la sauvagerie de son pays... Il avait en mémoire les rivières et les lacs aux eaux bleues. Mille haltes et mille promenades dans ce pays sévère l'avait conforté dans l'amour qu'il lui portait. Il songeait aussi à tous ces Cévenols morts pour leur foi protestante sous le règne de Louis XIV...

Enfant, très tôt, il avait vécu dans les récits de guerre de ses parents. Le temps était proche encore où le bruit des bottes ennemies avaient résonné dans la nuit des rues de ses villages et de ses villes... Ses parents lui racontaient ce qu'ils avaient enduré à l'époque pas si lointaine où le beurre et le pain, les produits de première nécessité et les autres, étaient devenus des denrées rares. Sa mère avait eu des cheveux noirs ébène, des cheveux épais, brillants, magnifiques.

Ils avaient, en quelques années, perdu leur brillance et leur souplesse. Ils étaient devenus fins, cassants, des cheveux tristes. Bien plus tard, il devait revoir ses cheveux, les cheveux de Sulamith, dans un poème de Celan... Sa mère avait échappé au pire, bien qu'elle fut, comme son père, promise à une mort certaine. Leurs récits n'étaient pas des récits de guerre, c'étaient des anecdotes, révélatrices d'une époque qui s'éloignait. Son père et sa mère, sans s'en rendre compte, l'avaient sensibilisé à ce qu'il apprendrait plus tard dans les livres d'histoire. Il les remerciait de l'avoir ainsi mis sur la voie de la mémoire.

Après les livres d'histoire, toujours trop courts, devait venir le temps des témoignages, et le livre d'Anthelme. Entre-temps, il était tombé sous le charme de la langue allemande, grâce à sa mère et sa grand-mère. Longtemps, la guerre avec l'Allemagne et l'amour de la littérature et de la langue allemande avaient fait bon ménage dans son esprit. Il n'en voulait pas à ces Allemands d'avoir été ce qu'ils avaient été, et d'avoir fait, dans leur grande majorité, ce qu'ils avaient fait. Son Allemagne à lui puisait dans son passé un amour durable, inextinguible, pour la poésie et la musique. Elle n'avait pas les mains couvertes de sang, elle rendait une lumière douce aux regards de ceux qui voulaient bien s'y plonger. S'y plonger était le mot, à corps perdu.

Des années durant, il avait lu et relu les poèmes de Goethe et de Hölderlin. Il leur devait parmi les plus belles heures de sa vie. Cet amour, impossible de le renier... Le passé n'avait pas passé, il y avait trop à penser en direction de Nietzsche et de Hölderlin, et de bien d'autres, pour qu'il eût songé, ne serait-ce qu'un instant, à tourner le dos à cet enchantement.

Il y avait d'abord eu les mots qu'il entendait dans le jardin de son enfance. Ils venaient de l'autre côté du haut mur. Ces mots l'enchantèrent, c'étaient ceux de travailleurs immigrés, comme on disait en ce temps-là. Bien plus tard, en y songeant, il y reconnaissait des intonations et des sons espagnols, arabes, italiens. Cette petite tour de Babel le grisait. Une bêche à la main, il retournait la terre tout en parlant au ciel une langue inconnue qui venait confusément de ces terrassiers qui travaillaient de l'autre côté du mur.

Souvent, il leur apportait de l'eau à boire. Il était heureux en leur compagnie, il les aimait. Il savait que sa mère parlait cette langue allemande, sa grand-mère aussi. Il ne l'avait jamais entendue, il en avait juste entendu parler. Sa rêverie polyglotte dura quelques années et puis elle s'effaça devant la réalité, la prégnance, la solidité et la beauté de la langue allemande. Il n'oublierait pas de sitôt la leçon : pour lui, toutes les langues étaient belles, mais il fallait choisir...

Il avait choisi sans choisir, la langue allemande était venue tout naturellement quand il avait fallu choisir à l'école. Il avait d'abord voulu s'éloigner de sa mère en choisissant l'anglais. Bien vite, il s'était ravisé, et ce choix avait été salutaire. Lui, l'élève timide, effacé, mal dans sa peau, était devenu, en quelques mois seulement, le meilleur élève de sa classe. Et la langue allemande rayonnait sur toutes les autres matières, à l'exception, bien sûr, des mathématiques qu'il avait prises en grippe et qui le lui rendaient bien. Son français s'était métamorphosé ; il comprenait enfin la grammaire française en comprenant la grammaire allemande. C'était étonnant, c'était fou : tout se mettait en place à travers l'apprentissage de la langue allemande ; beaucoup devaient rester incrédules à l'écoute d'un tel récit, pourtant c'était vrai, et cette vérité l'avait marqué à jamais, elle était lui tout entier.

Dans toutes ses fibres, la langue française et la langue allemande composaient une danse qui lui donnait le vertige. Il était ce derviche tourneur, un doigt pointé vers le ciel, l'autre bras tendu horizontalement, et qui dansait à la recherche de l'haleine de Dieu. Lui vivait sans dieu ; son jardin et sa lumière, en toutes saisons lui suffisaient, avec sa mère et son père à ses côtés... C'est ainsi qu'il allait de découvertes en enthousiasmes, ne négligeant rien pour avancer toujours plus loin dans la connaissance de ses deux langues maternelles. Il y avait, comme il disait, sa langue maternelle, le français, et la langue de sa mère et de sa grand-mère, l'allemand. Tout se confondait, s'interpénétrait ; l'amour pour ses parents, sa mère surtout, l'amour de la langue allemande contournée de français, et son jardin dans la lumière de jour comme de nuit, en compagnie des ouvriers qu'il admirait...

Le passé proche, encore, et le présent, qui, jour après jour, lui faisait ce don de la langue, se confondaient « dans une ténébreuse et profonde unité vaste comme la nuit et la clarté. » Un jour, trop tôt, son jardin fut dévasté ; les nécessités du confort routier moderne étaient passées par là. La poésie, encore inconnue pour lui à cette époque, la langue allemande encore loin pour lui, et sa jeune force qui devait bientôt s'essayer à lire le grand texte du monde dans la modestie de ses premiers livres de lecture, c'est cela, dans une temporalité qui leur était propre, qui l'avait sauvé.

Il avait grandi et appris progressivement à supporter la perte de son premier habitat. Il le raconterait plus tard, pour rendre hommage à cette époque bénie de sa vie. Il y eut cette faille dans son bonheur, comme un prélude à la prise de conscience d'un malheur bien plus grand. Il mesurait la chance qu'il avait eue de venir au monde et de grandir là, dans cette Franche-Comté qui avait retrouvé la paix.

Sa mère et son père avaient voulu l'appeler Frédéric, pour y renoncer finalement. Il aimait cette coïncidence ; le prénom du poète qu'il aimait entre tous se prénommaient Friedrich, et lui, maintenant vivait dans un monde en paix. Entre guerre et paix, sa conscience gourmande allait donc de bonheur en désastre, revisitait l'histoire, la petite et la grande, celle des petites gens dont il était, celle plus lourde et plus longue à saisir des grands bouleversements qui avaient secoué le temps...

Des sureaux poussaient dans son jardin ; il ne se lassait pas, la saison venue, de respirer leur parfum suave. C'était toute la poésie de Hölderlin qui poussait là dans son jardin... Il était minuit dans le balancement des sureaux en fleurs ; L'élégie « Pain et Vin » lui remontait à la gorge, sa respiration se faisait plus sereine, plus mesurée, alors. Il revoyait les gens qu'il avait aimés, ces poètes et ces musiciens, ces gens dont il ne savait pas le nom, et ceux dont il tairait le nom, par pudeur. Le temps avait fait son œuvre ; il était temps pour lui de se livrer au désœuvrement d'un travail sans foi ni loi.

Il habitait dans les « quatre coudées de la halacha », cette conscience fragile que ses parents lui avaient donnée, « dans cette demeure précaire et divine » dont il ne faisait ni un encensoir ni un reposoir, qu'il interrogeait sans cesse, non à la recherche de quelque repos assis sur un dogme, mais dans l'éveil d'une parole attentive au moindre souffle qui frémissait dans la lumière, en toutes saisons, en tous lieux, chez les plus humbles comme chez les plus savants...

Il écoutait ce que les autres avaient à dire, toujours attentif aux soubresauts de la conscience, qu'il avait en commun avec les autres hommes et les autres femmes. C'est cette force-là qui le faisait toujours aller de l'avant, avec ce regard léger posé sur son passé et le passé du monde. Un monde engourdi dans sa bonne conscience, le plus souvent, un monde qu'il fallait secouer, réveiller, un monde entre jardin et lumière, le monde de son enfance heureuse...

Il y avait le malheur du monde, tout le malheur du monde qui continuait inlassablement à tourner sur lui-même. Il ne fallait pas compter sur lui pour y apporter sa pierre. Il était indulgent, ne jetait jamais la première pierre. Il préférait vivre ici et maintenant, et faire de son mieux, tout en maintenant vigilante sa conscience qui n'était pas avide de lumière. La lumière, beaucoup s'y étaient brûlé les yeux ou les ailes. Elle était là, compagne de tous les jours, même dans la grisaille la plus épaisse, la plus récalcitrante...

Elle témoignait d'une présence plus grande que lui, plus grande qu'elle ; une présence qui transparaisait, par intermittences limpides, dans le dire, et le faire aussi, des poètes et des musiciens qu'il aimait. Il était devenu l'un des leurs, non pour se hausser au-dessus du commun des mortels, mais pour célébrer cette humanité belle et fragile ; il ne connaissait qu'elle, ne voulait connaître qu'elle, malgré les injonctions du temps. Le divin se cachait là, sans nom, sans autre abri que lui et les autres hommes, dans leurs paroles échangées, leurs gestes de tendresse et de conciliation, leurs sourires au temps qui vient, au ciel qui repose, le soir, dans un bain de nuages noirs et rouges, un ciel rebattu sur la terre, vieille marâtre au cœur sec et dur, qui ne veillait pas sur ses enfants, les laissait couler des jours heureux ou malheureux, dans l'indifférence du ciel, et indifférente au ciel...

La lumière faisait le pont entre ciel et terre, mais il le savait, il lui faudrait porter son prochain quand le monde viendrait à manquer : « Die Welt ist fort, ich muss dich tragen. »\*\*, c'est Celan qui avait écrit cela. Il portait cette pensée qui le portait ; rien d'autre n'importait, rien d'autre ne le transportait. Il était là, il faisait face.

\* « Vivre ainsi face à face avec les Immortels,  
et tandis que passe le jour, et le fleuve, et le vent,  
et le temps qui corut à son terme,  
fixer sur eux un regard assuré,  
je ne sais ni ne souhaite bonheur plus grand,  
jusqu'au jour où le flot m'entraînera, comme le saule,  
pour m'emporter doucement bercé, endormi  
dans ses vagues.

Mais pour qui porte en son cœur fidèle une pensée divine,

il est doux de demeurer ici-bas, aussi je veux librement,  
tant qu'il me le sera permis, vous entendre et vous chanter,  
langages du ciel ! »

\* \* « Le monde fait défaut, il me faut te porter. »

### *La poésie*

La poésie, elle aussi, à l'image de la rivière de son enfance, dessinait des méandres boueux et odorants ; elle dessinait un paysage intérieur où partir à la rencontre de souvenirs enfouis si peu profondément qu'un sourire affleurait volontiers à la surface de ses rêveries. Le visage, bientôt, regagnait sa demeure de lumière ; il suffisait pour cela qu'il posât ses yeux embués de larmes sur le paysage qui l'avait vu naître. Le visage, alors, virevoltait dans l'air du matin.

Une chaude matinée ensoleillée commençait. Il pouvait repartir de plus belle. Ses mots rebondissaient sur des souvenirs où la tendresse l'emportait sur tout. Il sentait en lui une présence qui n'en n'était pas une ; le mordant des souvenirs, bientôt, s'estompait. Il fallait continuer à vivre dans cette lumière qu'il avait héritée du passé du monde.

## *Poèmes*

Dans ses recueils de poèmes, les phrases paraissaient d'abord engourdies sous le froid du regard qui se frayait un chemin dans un paysage de papier glacé. Puis, très vite, au bout de quelques lignes, venait le moment si agréable à retrouver, l'habitude revenait du papier qui se réchauffait sous ses doigts. Le livre avait une odeur de bon papier et de colle fraîche... Il pouvait alors se livrer entièrement à la chaleur, douce chaleur, du poème qui ne tardait pas à darder ses rayons jaunes. C'était comme si la page se couvrait de bouton d'or sous le vent de mai...

### *Des gerbes de blé*

Des gerbes de blé à pleines brassées, et le bonheur de la paysanne. Elle avait de l'or plein les yeux... Lui, acquiesçait à cette image d'ancien temps. La fatigue était loin désormais des bras de la paysanne ; elle avait gagné son esprit pour en faire cet être las et fourbu, qui pliait sous le chagrin. L'or dans ses yeux avait fui vers d'autres rives, d'autres champs. Elle se tenait debout dans le pré, les deux mains sur ses hanches. Elle formait une anse d'ancien temps où la fierté était de mise. La lumière du soleil couchant la faisait toute droite ; son ombre démesurément allongée mangeait la nuit toute proche. Elle avait de la lumière dans les yeux pour affronter le soleil couchant. La nuit gagnait son corps de lumière ; qui, de la lumière ou de la nuit, frangeait sa robe de tant de frémissements ? Le vent tremblait dans les plis de sa robe. Ses chevilles bien droites et nues jetaient une lueur si pâle, si pleine de tendresse que l'herbe noire alentour lui faisait des chaussures de satin noir... Etrange lumière que cette lumière déclinante qui la faisait plus belle encore qu'en plein jour ! Ses vêtements odorants exhalaient la pomme et l'orange dans le pré où le rouge et le noir se livraient un combat dérisoire, le combat d'un soir qui chasse la nuit devant lui, pour que renaisse, demain et toujours, le matin calme, approprié à cette chance qu'elle avait d'être ce grain de lumière qui saluait le temps qui la faisait, la défaisait, la refaisait, jour après jour, dans la servitude des tâches, plus noble, plus fière, plus odorante encore que ce pré où elle venait cueillir le thym et la sarriette, les jours de fête... Le chagrin s'en était allé dans l'odeur qui montait du pré. Son corps exalté frémissait à l'approche certaine de l'homme qui viendrait la prendre. L'homme viendrait la prendre pour la rendre à la nuit tendre ; il lui ferait don de son corps pour augmenter encore son autorité sur une nuit et un paysage, qui s'estompait tout à fait, pour faire place à l'enchantement de sa nudité d'orage... Autorité bienvenue, malmenée par ce chagrin qui courait dans le temps. Elle s'était dévêtue. Il faisait tout à fait nuit. Les grillons chantaient encore ; des froufrous dans l'herbe amusaient son oreille aux aguets. Elle entendait les pas de l'homme dans l'herbe fraîche. Il avait le pas léger d'Hermès. Elle, l'Aphrodite chtonienne, veillait sur cette terre brûlée qui la verrait bientôt se rouler dans la fraîcheur de l'herbe noire. Elle avait fermé les yeux pour mieux entendre les pas de l'homme aux souliers de vent qui, bientôt, lui ferait face comme on salue la beauté qui passe et repasse, la beauté agrippante qui montait des jambes pour envahir tout le trait du corps, et qui, d'élan en élan, s'apprêtait à exhumer un cri d'aurore...

## *L'hiver*

L'hiver, longtemps, a tu ta beauté... Le poète se souvient de ta marche dans la neige quand il s'est agi d'aller secourir au plus vite cette enfant perdue dans les champs de neige...

Tu avais ramené l'enfant saine et sauve. Ton regard brillait de gratitude devant la grâce que le ciel t'avait faite. Tu l'avais sauvée d'une mort certaine, cette enfant qui, maintenant, dormait dans tes bras. Tu avais fait un bon feu de bois ; les pieds de cette enfant se réchauffait doucement dans tes mains. Tu la tenais serrée contre toi ; vous formiez toutes deux une seule boule de chaleur dans le froid de l'hiver. Tu t'étais levée rassérénée, presque gaie. Tu avais chantoné dans la cuisine encore endormie. Le feu ronronnait dans la grande pièce commune où tes parents t'avaient élevée. Tout était comme avant, avant ton départ pour la ville où, de déceptions en désillusions, tu avais achevé ton éducation. Ce temps était loin, désormais. Il fallait faire face. Le visage sans yeux de la nuit ne t'avait pas exaltée ; tu l'avais éconduit comme un amant mauvais. La nuit suait la mort et le froid. Seule la neige, la neige éternelle, était bonne, et douce, et silencieuse à souhait. Tu avais besoin de silence ; tu puisais dans cette neige tombée à gros flocons un peu de la force des jours où tu étais enfant pour pouvoir parler à cette enfant, le moment venu. L'instant venu, tu avais parlé et parlé, comme aux premiers jours quand tu découvrais la chance qui habillait les mots. Tu faisais à cette enfant des habits de laine et de soie. Chacune de tes phrases étaient une invite à plus de confort, plus de tendresse, plus de joie... Cette enfant revivait avec tes mots pour abri. Bientôt, elle aussi, t'abriterait, te dirait combien tu es belle, à toute heure du jour. Vous marchiez par les bois et les champs enneigés ; vous ne sentiez pas le froid. La clarté d'une lampe accompagnait le cœur de chacune d'entre vous pour ne former qu'un halo de lumière discret qui réchauffait l'atmosphère. Cette lampe, vous ne l'aviez pas au bout des yeux, ni dans la main, mais au tréfonds de vous qui, pas après pas, ouvrait le monde sur un jour de glace et de neige. L'œil jaune du soleil tranquillement posé dans l'azur, c'était lui, c'était vous, et cette forêt qui marchait à vos côtés dans la neige de votre séjour. L'hiver intarissable allait prendre fin dans quelques mois, tout au plus. C'était le moment de vivre au jour le jour cette beauté et cette grâce qui vous faisaient signe du haut des arbres, dans la source gelée qui prenait patience, au sommet de la colline battue par les vents... Tu t'avançais, avec cette enfant que tu tenais par la main, vers un jour calme. Tu n'avais plus peur. Vous parliez toutes deux, des heures et des heures. Elle n'était plus une enfant craintive et chétive, celle que tu n'avais pas connue ; elle retrouvait le goût de parler et de rire. A son contact, tu sentais combien les mots t'avaient manqué durant toutes ces années. Vous alliez de l'avant, maintenant, et peu importaient le froid dans la neige, et ce froid qui venait des hommes, bien plus terrible encore. La maison était toute proche, toute engourdie sous le froid qui mordait vos joues. Rentrer, sortir, et puis rentrer, vivre ses jours de paix où le silence de la nature était roi, avec vous deux pour seules partenaires d'un enchantement qui ne cesserait pas, le printemps venu, c'était cela vivre « au pays qui te ressemble... »

## *Un jardin*

Au milieu de son jardin, une petite fille lisait un livre, assise sous un vieil arbre qui lui faisait de l'ombre. Ses yeux couraient sur les lignes à la recherche d'une histoire qu'elle savait sans fin... Le soleil se rappelait à elle dans le vent qui balançait les larges feuilles de l'arbre où elle s'était assise ; il laissait venir l'ombre et la lumière sur la page blanche de son livre, et c'était comme si des mots de plus venaient danser avec les mots anciens du vieux livre qu'elle tenait serré entre ses jambes. Son livre racontait le voyage de la lumière à travers l'univers. Il lui semblait à chaque page que cette lumière, qu'elle savait ancienne, plus ancienne encore que le plus ancien des livres, était celle qui maintenant venait caresser les pages de son livre et ses mains que caressait une brise légère. Son livre était de grand format ; il semblait regarder l'arbre où elle était mise. Ses petites mains tenaient fermement le livre qu'elle fixait intensément... Tout se mêlait dans son regard, l'arbre et le livre, la lumière et l'histoire de la lumière. Tout cela ne faisait qu'un monde et un seul qui reposait en elle, autour d'elle, sans qu'elle sût vraiment où commençait son corps, où finissait sa lecture... La solitude lui allait bien, et le vieux livre qu'elle avait trouvé au grenier était une aubaine qu'elle ne lassait pas de parcourir depuis des jours et des jours. Elle avait besoin de se retrouver seule dans son jardin durant ses après-midi tranquilles. Son père, non loin, travaillait dans le jardin ; elle entendait sa mère chanter dans la maison. Ces journées d'été étaient les plus belles pour elle, qui pouvait, dans la chaleur environnante, se laisser aller à rêver des après-midi entières. Sa mère ou son père la tiraient de sa rêverie, le soir venu, sans brusquerie, quand il était temps, tout de même, de rentrer manger... Tout était bien. Le monde respirait la paix sous son arbre ; celui-là abritait le gazouillement des mésanges qu'elle apercevait ici ou là dans les branches quand elle levait les yeux au ciel, et il y avait cette lumière dans le livre, cette lumière vieille, plus vieille que le monde, et qui ne vieillissait pas. Elle grandirait, elle le savait. Elle goûtait, dans sa jeune maturité, le bonheur de la vieillesse du monde qui, jour après jour, revenait au même. Dehors, et dans le poste de télévision, il y avait un autre monde et le bruit. Là aussi, tout était toujours en pleine lumière, et certains hommes se targuaient de faire la lumière sur telle ténébreuse affaire... Son jardin même lui parlait des jours anciens où les balles et les obus avaient éclaté et sifflé tout près d'elle quand elle n'était pas encore de ce monde. Son père lui avait montré un vieil obus rongé par la rouille, qui était venu se ficher dans le cerisier. Elle savait quelque part le monde en guerre. Passé ou présent, où était la différence ? La guerre qui avait sévit dans son jardin était maintenant de l'ordre du passé, mais elle la sentait encore toute proche... Pourtant, elle ne s'en inquiétait pas ; elle était toute à sa lecture, à la joie des mots qui palpaient dans le calme de ses yeux. Parfois, elle les levait, pleins de larmes. Elle remerciait ce monde d'exister sous son regard de petite fille sage, loin du bruit et de la fureur, une de ces expressions que son père affectionnait quand il se laissait aller à commenter l'actualité des hommes. L'arbre était là, encore là, et ce livre, et sa maison, dans la lumière d'une après-midi d'été ; elle n'en demandait pas plus, mais elle savait déjà, pour avoir entendu ses parents en parler, que le prix à payer pour toute cette paix avait été élevé... Elle grandissait dans cette pensée que la beauté du monde qui l'entourait était chose fragile, ce quelque chose qui n'avait pas de nom ou en avait mille, il fallait le préserver. Ce vieux livre, et d'autres encore, l'y aideraient, et l'aideraient à vivre toutes ces années-lumière qui lui venaient dans son livre. L'astronomie ne lui enseignait pas les beautés du ciel ; les étoiles, chères à son cœur, elle les laissait à la nuit douce de l'été ou au ciel froid de janvier. Elle les saluait comme de vieilles copines avec qui elle n'avait pas le temps de parler... Cette beauté des cieux, elle la rabattait sur son petit coin de terre. Elle savait maintenant que cette jeune lumière qui enchantait ses yeux était vieille, plus vieille encore que le monde où elle vivait, plus vieille que le livre qui en parlait. A chaque seconde, le soleil renouvelait cette grâce, faite à la terre, de briller, pour que ses mains et ses joues aient chaud ; elle remerciait ce soleil au

nom de l'arbre qui lui prêtait son ombre. La clémence du ciel était infinie. Il fallait marcher dans ce jardin baigné de lumière pour y goûter ses fruits permis, ses fruits à partager avec d'autres qu'elle ne connaissait pas encore, mais qui, le moment venu, lui feraient signe, c'était sûr...

## A une mandoline

Sa mère, comme de coutume, récurait une fois par semaine les sols de la maison où il vivait quand il était enfant. Alors, il pouvait voir, en action, ses mains rêches, desséchées par l'eau de Javel ; c'étaient des mains sèches et noueuses, et promptes à saisir avec une grande force. Malheur à celui ou celle qui aurait tenté de lever la main sur l'enfant qu'il était ! Elles auraient brisé net l'importun... C'était du moins le sentiment qu'il en avait alors. Il les regardait avec attention aussi quand elle épluchait les légumes ou bien quand elle empoignait une casserole de lait chaud... Il voyait sa mère faire preuve d'une grande détermination dans les gestes les plus simples et les plus anodins de la vie de tous les jours. Il admirait sa rapidité et sa précision dans l'exécution des tâches les plus humbles. Le mot humilité, il était alors à cent lieues d'en connaître le sens. Seule importait dans sa vie d'enfant l'assurance que manifestait sa mère quand elle faisait la cuisine ou quand elle le lavait. Il ressentait un sentiment de sécurité absolue en présence de sa mère. Ses mains, plus nerveuses que puissantes, contrastaient en apparence seulement avec la gentillesse qui irradiait si souvent de son sourire. Quand elle souriait, elle avait les yeux qui pétillaient d'intelligence. Plus tard dans sa vie, il devait retrouver cette lumière dans les yeux du musicien qu'il aimait le plus, Jimi Hendrix... Il ne regardait pas sa mère sourire : elle lui souriait comme le soleil chauffe la terre, et il était cette terre bénie des dieux. La puissance tutélaire de sa mère s'exerçait vraiment dans tous les coins et recoins de la maison où il faisait bon vivre en ces temps difficiles. Ses mains exprimaient toute la sollicitude dont une mère est capable. Il lui semblait qu'elle était partout présente dans la maison, même quand elle était absente de la pièce où il se trouvait. Il ne se sentait jamais abandonné quand il était seul. Avec elle, très tôt, il avait appris à aimer ces moments de solitude, gros de retrouvailles et de câlins. Il n'apprendrait que plus tard l'étendue des sacrifices consentis par ses parents pour son bien-être...

Il jouait des heures durant autour de la maison, dans les allées de cailloux blancs du jardin ou bien dans la terre, une bêche ou une pioche à la main. Quand c'était la saison, il cueillait aussi des fruits mûrs ou trop verts ! Il manipulait de vieux outils rouillés, rêvait de faire du feu, gambadait au hasard en fredonnant, composait des bouquets de fleurs de trèfle pour sa maman...

Un jour qu'il était à deux pas du grand portail vert, il regardait avec admiration son père fendre du bois qu'il rassemblait dans un grand panier en osier. Son travail terminé, son père, dans la hâte d'en finir sans doute, avait soulevé cette brassée dos courbé, et ce qui devait arriver arriva... Un gémissement prolongé qui venait du fond de la gorge, le dos cassé en deux. Ce qui avait frappé l'enfant, c'était le gémissement de son père qui avait résonné comme un appel au secours, poussé quand il était déjà trop tard. Il n'en avait pas cru ses yeux et ses oreilles. Son père était cassé en deux à cause de sa maladresse. Au lieu de soulever dos droit, il avait courbé l'échine, ce qui avait été fatal pour son dos... Un gémissement, et puis son père cassé en deux, incapable de se redresser, cette image incroyable d'un père fort comme un dieu qui maintenant souffrait le martyre ! Image difficile à supporter, à admettre.

Maintenant encore, il voyait distinctement dans son souvenir la robe de chambre noire, à carreaux rouges et verts de sa mère prostrée dans l'unique fauteuil de la salle de séjour. Elle ne bougeait pas. Son père, gentiment, lui expliquait qu'il fallait laisser maman tranquille parce qu'elle avait très mal. C'était vrai, ses yeux étaient au bord des larmes. Il ne comprenait pas cette douleur dentaire qui tourmentait sa mère ; il s'arc-boutait contre ce phlegmon atroce qui faisait souffrir sa mère. Entre chair et gencive, un combat absurde faisait rage dont sa mère était le foyer involontaire. Elle avait posé sa main gauche sous son menton, le bras appuyé sur le fauteuil. Elle ne luttait pas contre la douleur ; elle la subissait en silence, la mâchoire gonflée par l'abcès. Son père restait debout à ses côtés. Il ne savait pas quoi faire ni quelle contenance prendre. Il était impuissant à soulager sa mère ne serait-ce qu'un peu. Il avait lui-même souffert à trois ans de terribles otites qui avaient eu raison, en partie, de son oreille droite. Il n'entendait pas bien d'une oreille, ce qui l'avait amené à déformer les mots dans les premiers temps. Il n'y avait rien à faire, c'était irréversible. Il fallait lui parler en se tenant à sa gauche pour qu'il entendît au mieux... Il en était devenu taciturne et renfermé. Aucune tristesse à proprement parler, mais un goût prononcé pour la réserve. Il préférait écouter attentivement les autres avant de parler à son tour. Il ménageait sa mâchoire... Il ne savait pas encore que le maxillaire inférieur était mal implanté, ce qui devait à terme provoquer des acouphènes. C'est en parlant beaucoup plus que de coutume, au début qu'il enseignait, que le mal s'était déclaré. Il entendait mal, et parler trop longtemps et trop fort lui donnait des bourdonnements d'oreille !

Lui aussi connaissait l'impuissance, de longue date. Mais il y avait des joies. Quelque temps avant l'accident de son père, il avait déniché au grenier une mandoline en triste état que son père avait réduite en morceaux pour en faire du petit bois ! Il avait demandé à sa mère où était la mandoline. Son père en avait fait du petit bois, sans savoir qu'il aimait jouer avec. Il ne pensait pas à mal. L'instrument était mal en point et traînait dans le grenier... C'était un grenier spacieux, une espèce de chambre mansardée. Une lucarne y donnait sur le ciel, et sur le parquet usé, presque gris, on trouvait, posés avec soin, des oignons et des pommes, des noix et des coings. A ces odeurs agréables de fruits mûris se mêlait une poussière âcre qui flottait constamment dans l'air de cette pièce lumineuse ; elle flottait dans la lumière qui tombait de la lucarne en une chute sans fin. Il y avait cette féerie silencieuse qu'il ne se lassait pas d'admirer : la poussière habitait la lumière... Un jeu sans fin dont ses yeux d'enfants ne se lassaient pas avant un long temps. Quand tout de même il se lassait de regarder cet univers en suspension dans l'air et la lumière, bien assis contre la cloison du grenier, il prenait la mandoline sur ses genoux. Elle était froide ; ses reflets acajou lui donnaient envie de caresser ce bois froid. Elle était sans âge, comme si elle avait été posée dans le grenier de toute éternité... Il ne lui restait plus que deux cordes, mais c'était sans importance... Sous ses mains et sous la protection de son regard, elle était un objet fascinant, fragile et austère qui cachait en son sein une promesse d'intimité tendre, en dépit des sons aigres qu'il en tirait au hasard, comme malgré lui. Cet instrument avait un ventre ouvert par où regarder quelque chose d'invisible. Les sons aigres qui sortaient de son ventre contrastaient de façon saisissante avec la rondeur d'amande douce qu'il effleurait quand il prenait à pleines mains le corps de l'instrument. Il posait aussi fortement ses doigts sur le manche, ce qui lui donnait l'impression agréable d'être l'unique propriétaire de cet objet compliqué. Il produisait des sons, des bruits plus que des notes justes... Des bruits entre bois et métal qui n'avaient rien d'étranges. Comme au bord de l'eau, quand il lançait des galets plats pour les faire ricocher sur l'eau lustrale de la rivière, il prenait conscience de lui-même dans l'inconscience de ses jeunes années... Bien calée entre ses jambes qui devenaient froides au contact prolongé du

bois, la mandoline se laissait faire ; ses doigts malhabiles lui soutiraient des sons discordants dont il s'enchantait... Il en avait voulu un peu à son père d'avoir détruit ce jouet insolite. Le grenier sans la mandoline n'avait plus tout à fait le même charme. Bientôt, ce serait au tour de la maison toute entière d'être rayée de la carte. De perte en perte, son enfance s'en est allée. Il ne reste plus rien. L'absence de sa mère lui pèse. Un jour ou l'autre, le moment viendra où lui aussi disparaîtra, et avec lui le sens de tout ça, cette existence au jour le jour qui l'enchantait quand tout dépend de lui ou bien lui pèse quand il ne contrôle pas les événements... Il garde le sentiment de légèreté, l'image de la poussière qui danse encore dans la lumière, les sourires de sa mère, le souvenir des balades en compagnie de son père au bord des rivières... Un ensemble de bonnes choses, vécues dans le bonheur ou le malheur, et qui lui donnent encore maintenant, jour après jour, le goût de vivre une vie qui conserve en son for intérieur toutes les saveurs et les odeurs de son enfance, une belle enfance passée entre la parole rectrice de son père et la pensée protectrice de sa mère. Impossible de tirer un trait sur ce passé. Il habitait, par un heureux hasard dans une rue peu passante qui s'appelait rue de Trey, au 44... Ce lieu et ces chiffres, il les ressentait encore maintenant, malgré l'éloignement des années, comme le commencement d'une libération. Il était libre à présent. Libre d'y penser, libre de l'oublier...

### *Le rat*

A première vue, quoi de plus répugnant qu'un rat ? Le pluriel reste toujours attaché à cette bête singulière ; on parle plus volontiers des rats en employant le pluriel, mais quand on y pense, c'est le singulier qui s'impose... « Face de rat ! » est une insulte qui dit bien notre crainte d'être seul face à un rat ! Il faut distinguer. La Fontaine a raison ! Le rat des champs n'est pas le rat des villes, rat d'égouts, rat dégoûtant...

Dans la maison de son enfance, il y avait des rats « boudots » au joli pelage brun ; leur queue se terminait par un pinceau noir très fourni ; c'étaient surtout les petits yeux noirs de ces animaux qu'il appréciait, des yeux vifs et malicieux qui semblaient animer le corps entier de leur vivacité sans cesse aux aguets. Son père en tuait quelques uns ; il fallait bien... Ils mangeaient les fruits d'hiver, les pommes et les noix qu'il entreposait dans le grenier bien sec, l'automne venu.

L'hiver tôt venu était la saison des menus bruits de pas dans le grenier. On entendait les rats rouler les noix sur le plancher de bois... Le bruit était agréable, mais au matin le résultat était sans surprise : encore des noix perdues, « boulochées » comme disait gentiment son père. Il fallait recommencer à les piéger avec une trappe et un morceau de gruyère... C'est ainsi que son père avait attrapé un de ces rats « boudots » qui mangeaient les réserves pour l'hiver. Ce rat était devenu son compagnon de jeux. Il ne se lassait pas de le regarder et de lui donner à manger des miettes de pain et des petits morceaux de fromage. Il se souvient encore de ses mains qui sentaient le camembert quand il avait nourri son ami à quatre pattes. La cage grillagée était abîmée... Un jour, le rat avait disparu. Il s'était crevé un œil sur un des fils de fer qui composaient sa cage ; il en était mort. Grande perte que celle de ce petit rat qu'il aimait comme un frère ! Il avait fallu le consoler. Par chance, un chat venait les visiter. Ils l'avaient aussitôt adopté. Son nouveau compagnon était un beau chat européen en pleine force de l'âge. Il venait se frotter entre ses jambes comme font tous les chats, il le suivait dans le jardin quand il faisait beau pour se rouler dans la terre chaude. Il devait lui aussi, des années plus tard, perdre un œil dans une bagarre avec un autre chat... Décidemment, ces compagnons

n'avaient pas de chance. C'était comme s'ils avaient eu le mauvais œil ! Avec eux, à même pas cinq ans, il avait déjà entrevu la fragilité de toute existence, et il s'était promis dans le fond de son cœur de toujours protéger plus faible que lui. Maigre leçon, diront d'aucuns, mais il n'y a pas de leçon. Il n'y a que cette maison qui le revient le hanter, comme si, à travers lui, le dernier témoin, quelque chose d'antérieur à lui cherchait à se raconter...

Dieu sait qu'il aime les images ! Il en est friand. Dieu seul sait combien il a besoin de s'y replonger pour ne pas sombrer...

### *Se souvenir n'est rien...*

«... Parle—

*Pour autant ne sépare pas le non du oui.*

*Donne à ta parole aussi le sens :*

*Fais-lui don de l'ombre...*

*Paul Celan*

Nous sommes tous ainsi : assis sur un monde décomposé. Notre vie durant, nous essaierons de recomposer ce qui s'est perdu quand nous avons perdu, à jamais, c'est banal et triste à dire, ceux qui nous ont aimés. La marche du temps exige cela de nous, même quand nous nous dérobons à l'appel trouble de nos souvenirs... On ne saurait, se faisant, se contenter de vagues images puisées dans l'album de famille ou dans ce fatras de rêves et d'images mentales qui se proposent à notre mémoire immédiate. Il y a bien tout de même les photos qui nous aident dans notre effort de mémoire, et qui nous surprennent parfois, quand il nous arrive de ne pas reconnaître un être cher au premier coup d'oeil. Parfois même, nous nous sentons étrangers à la personne que nous avons aimée parce que la photo a fixé une tranche de sa vie que nous n'avons pas connue. C'est aussi quelquefois une joyeuse surprise quand une scène vécue, puis oubliée, nous revient en mémoire, grâce à une photographie ; « Ah oui, je me souviens ! Tu te souviens ? Nous étions... » A la fin, c'est tout de même la douleur qui l'emporte, avec les souvenirs, jamais la joie... Aussi faut-il rompre avec cet engrenage, ne pas se laisser aller aux commémorations qui font mal et qui mettent à mal le besoin profond qui est en nous d'oublier pour pouvoir simplement continuer à vivre. Recomposer ce qui s'est perdu, cela prend un sens tout autre pour nous qui voulons ne pas nous souvenir. Bien sûr, il faut entrouvrir la porte aux souvenirs, mais en sachant, par avance, qu'elle ne donne sur rien d'autre que le vide laissé par les êtres chers que nous avons laissés partir. Il arrive qu'une maison ou qu'un lieu nous tiennent sous leur charme bien des années après leur disparition. Il est bon de se laisser aller à y penser, sans espérer pour autant remonter le cours du temps qui a tout emporté. Il faut y songer : le temps est notre demeure à tous, inhabitable. Alors pour nous, recomposer ce qui s'est perdu, c'est écrire (ou peindre, ou composer) en direction de ce monde perdu, sans entretenir l'espoir insensé de revivre un passé à jamais révolu. Il ne saurait être question de remonter le cours du temps. Il ne peut s'agir d'évoquer quoi que ce soit à l'aide d'images floues ou précises. Oui, penser en direction de ce qui s'est perdu, non pour le faire revivre, comme ce serait puéril ! Et non pour vivre dans une proximité à jamais disparue, mais pour pouvoir dire : « Si c'était à refaire, je le referais ! » Ecrire est alors affirmer la chance

d'instant où on ne dira jamais qu'ils furent pleinement vécus. Ils furent saisis et dessaisis dans le même moment. Ce moment dure, seconde après seconde, jamais le même... Par l'écriture, on se propose de faire fi du temps présent et passé pour ouvrir sur un temps à venir qui n'est pas encore écrit, un temps qui ne viendra jamais que sous la forme de signes toujours tracés dans un passé d'écriture. Au moment voulu, tout sera écrit... Qui pourra affirmer l'avoir pleinement vécu ? Il ne s'agit pas de renier quoi que ce soit. Les souvenirs sont là, tenaces ; on ne saurait nier leur existence presque tangible. Ils sont le fond, et la matière même du temps qui n'est jamais vécu au présent.

« Ceci était écrit. », phrase fatidique qui dit le temps de l'enfermement. On ne casse pas le temps. On en fait un cercle qui avance... On ne peut que jouer avec lui ; c'est comme un jeu de balles qui nous invite à jongler avec les trois temps de l'indicatif ou bien comme courir après un cerceau. Il y a toujours à nos côtés un « partenaire invisible » qui règle le rythme de notre jeu. Jouer est un jeu qui approche la mort. Affirmer le désir au passé, serait-ce alors se vouer au regret ? L'insatisfaction propre au temps qui ne vit que de mourir, voilà ce qui nourrit, entretient, fait vivre notre désir propre. On ne guérit pas de l'existence ; d'aucuns feraient bien de s'en souvenir ! On ne peut faire abstraction du fait que dans notre plus lointain passé rayonne encore une lueur d'espoir. C'est elle qu'il faut combattre pied à pied. Cette illusion tenace constitue la réalité même du temps qui nous abuse. Faute de temps, quelque chose d'important n'aurait pas été vécu... Le temps nous aurait manqué ou bien la vie brève, la vie toujours brève, nous aurait détournés d'une voie pourtant aisée à suivre. On ne remonte pas le cours du temps pour réparer ses manquements. Le temps n'a pas manqué. Nous n'avons pas parlé ou pas agi quand il l'aurait fallu, cette pensée, comment la nier ? Pourtant, la chance est là qui nous sourit, même dans la nuit noire. Dans la nuit des pas perdus, on ne fait pas les cent pas pour revenir en arrière ! Sinueuse, extraordinairement sinueuse ou bien droite comme un i qui n'en finit pas de s'élever à la recherche de son point final, notre courbe de vie, à la fin, tout de même, retombe. Ce sont ces retombées qui nous enchantent. Faire en sorte de pouvoir affirmer que tout ce que nous avons vécu devait nous mener là où nous en sommes, ainsi se réconcilier avec sa vie, par-delà l'amertume ou le chagrin, voilà ce que la patience d'écrire nous invite à penser en faisant fi de tout souci de totalité... « Tout » est un mot trop grand pour nous ; nous en passer est chose impossible. Ecrire est ignorer le ressentiment à l'égard de soi et des autres. Alors, les souvenirs ? On les jette comme un fardeau après une longue marche ; on en fait une raison de continuer la route, sans eux, pour ainsi dire sans yeux pour les voir. Le temps de la fascination commence...

### *Midnight Lightning*

La musique, ce faisant, était devenue sa compagne obligée, celle qui ne venait que lorsqu'il la désirait. Il était conscient, par là, d'être un peu injuste envers cette amie docile qui l'assistait toujours quand le bruit ambiant s'éloignait pour faire place à la grâce, au bonheur tangible d'être un corps vibrant. « Midnight lightning is striking right now! » Les premiers accords donnaient le ton ; un vibrato énorme envahissait les enceintes, empâtait le ciel, seul décor à la mesure d'une telle entente qui allait de son corps à cette musique puissante...

Dès la première écoute, il avait été fasciné. Ecouter, puis réécouter sans jamais se lasser, voilà ce qui l'attendait quand il revenait seul d'une longue journée où les mots n'avaient pas eu l'occasion de chanter. Thérapie oh combien salutaire que cette musique aux dessins si variés qu'il en chavirait d'aise. La perception qu'il en avait était proprement synesthésique.

Baudelaire avait écrit cette phrase fascinante : « La musique creuse le ciel. » Il n'en avait pas fait un poème ni même un prétexte à un quelconque développement dans cet ultime livre interrompu par la mort, intitulé, peut-être provisoirement « Mon cœur mis à nu. » C'était resté une de ces phrases qui prêtent à conjectures. Mais il y avait eu cette lettre magnifique écrite à Richard Wagner, et puis son essai sur ce même musicien, un essai si beau, si profond et si simple en même temps, en fait un modèle de confession intelligente pour lui, un essai d'admiration qui était devenu pour lui un exemple à suivre. Aussi quelle chance avait-il eu de lire ce texte dans la vénération qu'il portait tant au musicien qu'au poète ! Ces deux figures avaient grandi en même temps dans son imagination. Et voilà qu'elles se rencontraient dans un texte qui lui donnait à entendre avec des mots ce qu'il ressentait en écoutant l'un, en lisant l'autre... Singulière force que celle de la chance !

Quelque temps après sa rencontre avec Wagner et sa lecture de Baudelaire qui n'en finissaient pas de l'enchanter, il était tombé sur une autre musique. Il serait plus juste de dire qu'elle lui était tombée dessus. Baudelaire avait su piquer sa curiosité d'adolescent dans un supermarché ; il avait lu le titre : « Les Fleurs du Mal. » Wagner, quant à lui, lui était venu de la discographie familiale ; sa mère avait eu le malheur de lui dire au moment où il tenait le disque dans ses mains, le découvrant là par hasard dans la collection de ses parents, que ça ne lui plairait guère, enfin quelque chose de ce genre... C'est tout le contraire qui s'était produit ! Il avait été littéralement transporté par l'Ouverture de Tannhäuser et par la Musique du Feu extraite de « La Walkyrie »... Et puis, il avait découvert, quelques temps après seulement, une autre musique, celle-là vieille de seulement trois ans, et tout de suite, il avait su qu'elle était pour lui, que c'était elle qu'il attendait, à la suite de celle de Wagner qu'il continuerait à aimer tout autant. Cette musique, il ne l'avait pas entendue en rêve ; elle n'était pas un rêve devenu réalité. Elle était étrange au premier abord, elle le bouleversait, le chamboulait ; il resterait longtemps sans mots pour en parler. D'emblée, les chromatismes le mettaient à l'aise. Il était dans l'élément wagnérien. L'aisance rythmique, d'imperceptibles changements de temps et de phrasés le sidéraient sans qu'il sût précisément à l'époque comment une telle musique, électro-acoustique, était produite. Un simple accord répété quatre fois, dans « Gypsy Eyes » par exemple, n'était jamais rendu exactement de la même manière... Cette musique, il l'avait découverte grâce à un camarade de classe un peu plus curieux que les autres, un de ceux qui partageait avec lui, sans jamais le formuler clairement, une insatisfaction heureuse, une curiosité en éveil ouverte sur la nouveauté forte, la nouveauté saisissante. Il ne s'était pas trompé, c'était génial. Il l'avait pensé tout de suite, dès les premières écoutes dans sa chambre après le collège. Il était jeune alors, mais déjà formé à la haute exigence d'un Baudelaire et d'un Wagner. Ces deux-là conjuguèrent leur autorité pour lui donner l'assurance d'un jugement qui portait loin, plus loin que ceux qu'il entendait ici et là autour de lui et qui jugeaient mal cette musique. La juger importait peu ; il n'avait pas l'intention de perdre son temps en querelles esthétiques puériles d'un autre temps... Il préférait l'écouter des heures durant. Il avait du temps alors ; ses parents lui en laissaient beaucoup. Il était calme, tranquille même, mais de l'espèce enthousiaste, et vite blessé avec ça quand on heurtait son goût. Cette musique n'était pas du goût de ses parents... Il le déplorait, mais ne leur en tenait pas rigueur. C'était affaire de génération, sans doute. La musique, mois après mois, s'insinuait en lui, l'imprégnait, habitait jusqu'à ses rêves. Il en rêvait la nuit après avoir beaucoup rêvé le jour... Il réentendait à la note près, il l'eût juré, ce qu'il avait entendu le jour. C'était pareil pour Wagner qui l'empoignait dans un tourbillon coloré qui n'engendrait en lui aucune image précise. Il ne voyait pas Lohengrin, Tannhäuser ou le Hollandais volant ; il vivait leur musique qui soutenait, faisait vivre et triompher leur figure mythique. Un mythe sans image, sans surhomme, sans rien qui l'aurait ramené aux tristes souvenirs d'un Troisième Reich honni. Toutes ces musiques faisaient bon ménage, et pour tout dire, l'enivraient. Il se sentait

heureux de vivre, il se sentait grandi, il en acceptait de gaîté de cœur de grandir, sûr désormais d'avoir trouvé sa voie et sa vie. Il promenait ses musiques jusque dans ses promenades à la campagne au bord de l'eau, cette campagne qu'il aimait tant, en compagnie de son père, un fin pêcheur, ce qu'il était, lui aussi, en passe de devenir... Il lui arrivait aussi d'être traversé par des réminiscences de poèmes baudelairiens, comme ça, en pleine rue, sur son solex, enfin celui de sa mère qu'elle lui prêtait l'été pour des balades dans le quartier où il habitait. Musique et poésie le réconciliaient avec tout, son environnement, sa famille qu'il aimait mais qui commençait à lui peser, ses pensées incertaines formulées dans le tâtonnement de l'adolescence, ses rêves d'enfance déjà mûrs pour un autre monde et qu'il avait dû laisser dans la maison qu'il lui avait fallu quitter avant sa totale destruction.

De ce temps-là, il garde l'enchantement, la grâce, la perspective exaltante d'un accord parfait avec tout ce qu'il aimait dans la vie. Le mot art était un mot qui lui venait rarement à l'esprit, pourtant il s'agissait bien de cela : c'était l'art qui depuis la découverte de cette musique et de celle de Wagner lui donnait le goût de vivre et d'aimer. Il avait une santé de fer, lui le pessimiste, le mélancolique, le doux rêveur agressif. Il n'oublierait pas la leçon ; elle était inscrite en lui en notes de feu. La musique ouvrait sur un monde où il n'avait pas le temps d'habiter... Il avait fait du temps sa demeure. Pour que dure ce paradoxe, il allait encore et encore au devant d'un monde sonore qui n'était pas de ce monde, et qui pourtant s'offrait. Ses oreilles percevaient des sons vivants, entraînants, grisants ou sombres. Il y avait à portée, insaisissable, une vie dans la vie, une raison de vivre, ici et maintenant, au plus près d'un ailleurs insituable. Cet ailleurs était la demeure même de l'impossible qu'il désirait plus que tout. Cette musique, elle ne portait pas de nom. C'était du blues et autre chose, du blues électrique, oui, bien sûr, et puis quelque chose qui n'aurait jamais de nom ou bien en aurait plusieurs. C'était la musique de Jimi Hendrix... Elle exaltait la vie simple sans simplisme ; elle était tour à tour enfiévrée, apaisée, tourmentée, exaltée ou franchement gaie. De la musique vivante, celle d'un homme, de tout un homme, qu'il ne cessait d'admirer, à qui il devait sans nul doute les plus belles heures de sa vie.

**Jean-Michel Guyot**